

Ce que « disent » le corps et le sport

Georges Balandier



Éditeur

Association Corps et Culture

Édition électronique

URL : <http://corpsetculture.revues.org/885>
ISSN : 1777-5337

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004
ISSN : 1268-5631

Référence électronique

Georges Balandier, « Ce que « disent » le corps et le sport », *Corps et culture* [En ligne], Numéro 6/7 | 2004, mis en ligne le 31 mai 2007, Consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://corpsetculture.revues.org/885>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© tous droits réservés

Ce que « disent » le corps et le sport

Georges Balandier

- 1 L'anthropologie et la sociologie du corps, des pratiques corporelles, ont fait une apparition tardive dans le champ de disciplines elles-mêmes tardivement constituées. La première montre non pas seulement la fonction des « techniques du corps » dans l'élaboration des cultures, mais aussi ce par quoi le traitement culturel du corps est une manifestation majeure des différences culturelles. La seconde considère le corps en tant qu'opérateur social, il est l'instrument avec lequel se construisent, autant que les identités individuelles, les configurations sociales, les symbolisations et les représentations, les pratiques et les hiérarchies. Il « dit » la société, cependant qu'il contribue à la façonner et à l'accompagner dans ses changements et mutations.
- 2 Le monde surmoderne, le nôtre, se révèle davantage que les mondes le précédant par la relation au corps, celui-ci est en quelque sorte réinventé à la faveur des savoirs nouveaux et des nouvelles techniques qui assurent l'accroissement des ressources et adaptations corporelles. Le corps est traité comme une matière travaillable avec le concours des « industries » qui, peut-on dire, le fabriquent « à façon » – elles ont la capacité de le construire. Il est valorisé par la culture du risque, il est poussé à l'extrême, conduit à la conquête des records, performant il apporte à l'individu une sorte de plus-value dans les sociétés régies par la surmodernité concurrentielle. Il a de tout temps contribué à signifier les conditions sociales, leurs différences et leurs inégalités, et il fait de la mise en œuvre de l'apparence corporelle le principal moyen de la présentation de soi. Dans les sociétés de la surmodernité fondées sur le marché, la consommation, les techniques nouvelles et l'hypermédiatisation, l'expression corporelle des différences internes devient moins accentuée, les stratégies du paraître, plus changeantes, s'alignent sur la succession des modèles dominants proposés par les réseaux d'images et les dramatisations publicitaires. Ainsi, alors que la technicisation des relations au corps physique manifeste, en visant la performance, l'incorporation des valeurs de la société concurrentielle, la présentation de soi conformant le corps à une imitation induite par les images de masse manifeste l'incorporation des valeurs de la culture médiatique marchandisée.

- 3 Mais, les sociétés de la surmodernité dominante, génératrices de la mondialisation, comme il est dit, sont pour cette raison même plus ouvertes à des apports extérieurs. Le mélange, le métissage, la conjugaison et la confrontation des différences y sont activés. Le corps et le sport les révèlent sous ces aspects, entre autres révélateurs des transformations continûment effectuées. Une des figures de l'inédit concerne le corps et reste méconnue, elle est le produit du travail des biotechnologies et des techniques électroniques : elle fait du corps fabriqué par les ingénieries un corps où processus artificialisés, prothèses de divers ordres et organes et processus naturels se conjuguent. Une façon de techno-métissage qui pourrait au-delà de son emploi thérapeutique être mis au service d'autres usages, que la science-fiction tente de préfigurer.
- 4 Les sociétés de la surmodernité dominante sont métisses selon une acception moins déroutante de cette caractéristique. L'expansion urbaine accélérée, et l'attrait des flux migratoires étrangers qu'elle entretient en les grossissant, les font pluri-ethniques et pluri-culturelles selon la formulation banalisée. C'est par les corps que l'une de ces composantes se manifeste, que l'autre s'exprime en les singularisant. L'union des corps allie en métissant la population et la culture dominante. La différence « ethnique » et culturelle se désigne par le corps, qui devient le médiateur des affinités, des exclusions, des enfermements communautaires, des attractions - répulsions, et l'objet des violences dans la confrontation antagoniste. C'est aussi à la faveur des performances corporelles, révélées par les sports individuels et bien davantage par les sports collectifs, que la possibilité de dépasser la discrimination et d'effacer la dépréciation peut se réaliser. En ces cas, le statut de la vedette, ou star, reconnue médiatiquement et valorisée financièrement convertit le handicap social en supériorité et popularité. L'image médiatique se surimpose à l'image sociale. Elle la masque d'autant plus que la vedette sportive devient l'objet d'identifications positives ; - elle est imitée, sa différence n'est plus un facteur dépréciatif, elle contribue alors à l'atténuation des oppositions conflictuelles, elle unit et solidarise - épisodiquement.
- 5 Les métissages contemporains résultent non pas seulement de la coexistence physique, de la proximité, du voisinage, mais aussi de la connaissance induite par les médias, et la mobilité, des rencontres résultant de l'accès banalisé aux « ailleurs » par la facilité croissante des voyages. C'est la découverte des corps « autres », qui peuvent être les objets de la séduction ou du désir. Des imitations en résultent, qui conduisent à ethnologiser les manières de se particulariser par le vêtement, les parures, les apparences du corps, et de faire emprunt de pratiques corporelles en les assimilant. La vogue du tatouage et du piercing, qui transforme le corps en un registre portant des inscriptions qui singularisent, manifeste le premier de ces recours au « métissage » imitatif. Quant aux emprunts de pratiques, ils répondent à des exigences de perfectionnement personnel et de contrôle de soi - techniques du corps orientales ou arts martiaux, par exemple -, ou à des demandes collectives d'émotions sportives nouvelles, c'est le cas des sports de glisse d'origine exotique. Il s'agit alors d'acculturations où le corps est directement en jeu, bien qu'elles puissent engager davantage que celui-ci, viser des enjeux culturels plus généraux. Elles accompagnent aussi les engouements pour un univers culturel différent : la nouvelle découverte des cultures brésiliennes entraîne la diffusion de la *capoiera*, lutte d'origine africaine musicalement accompagnée, après que la bossa-nova, et la samba auparavant, aient fait naître le désir de Brésil.
- 6 Dans les sociétés de la tradition, qui ont été les objets de l'anthropologie et de l'ethnologie de facture classique, ce que nous qualifions de sport ne s'y trouvait pas

clairement différencié. Les idées de performance individuelle, de compétition, de « victoire » à implications agonistiques, à enjeux matériels, ne se séparent pas des enjeux sociaux, culturels, mystiques qui les englobent et se les subordonnent. L'Afrique noire ancienne, historique, révèle une très vieille pratique de la lutte, de la course, de l'affrontement du risque, et de certains sports d'équipe autochtones comme *l'anjek* camerounais, sorte de rugby joué avec une balle de latex et des sagaies. Ces jeux relèvent du rite, non pas seulement d'une compétition trouvant en elle-même sa justification, et d'autant plus qu'ils contribuent à exprimer, puis à réduire, les tensions entre les groupes. C'est avec la colonisation, avec l'introduction du sport tel qu'il est conçu et pratiqué ailleurs, reçu dans le contexte de la dépendance coloniale, que le sport change de nature. Les jeunes Africains se l'approprient – notamment le football – ils le pratiquent avec leurs propres moyens, et ils parviennent à le « délocaliser » en y manifestant leur excellence. D'une confrontation propice aux affrontements locaux et communautaires, le passage s'effectue vers la valorisation internationale des sportifs et des équipes. Avec les implications politiques et financières qui en résultent, et l'instrumentalisation des pratiques que celles-ci impliquent, y compris l'achat de joueurs.

- 7 Le sport, sauf par affirmation idéologique, ne peut jamais référer seulement à lui-même, à une finalité qui serait exclusive. Il est toujours en « situation ». Le métissage des individus, des sociétés, des cultures apparaît ainsi comme un générateur des situations qui le révèlent : il le met à l'épreuve. Le métissage – sous toutes ses formes, lorsqu'il est refusé au nom d'une pureté raciale et d'une supériorité innée supposées, conduit à asservir le sport à cette fin. Les Jeux Olympiques de Berlin en 1936, sur le terrain décrété neutre de la compétition sportive, ont montré la monstrueuse perversion politique dont le nazisme exaltant la pureté d'une race dite supérieure était l'artisan. Chaque victoire « des autres » lui devenait intolérable. Dans l'Afrique du Sud du temps de l'apartheid, la suprématie blanche ne pouvait être diminuée : en conséquence, le sport sépare les Blancs des gens de couleurs afin d'exclure la compétition « métissée », de rendre toute évaluation comparative impossible. La dynamique de la différence accentue la portée politique des grandes manifestations sportives, notamment lorsqu'elles mettent en mouvement les émotions de masse, les passions entretenues par les médias. Alors, des Américains noirs, champions olympiques, peuvent manifester devant les caméras, avec leur poing levé au moment de la remise des médailles, leur volonté de combattre les discriminations raciales. A l'inverse, lors de l'avant-dernière Coupe du Monde de football, l'équipe de France victorieuse donne l'occasion, en raison même de sa composition, d'exalter une unité nationale symbolisée par la solidarité immédiate et passionnée avec ces joueurs d'origine différente. Le sport « dit » et fait « dire » au-delà de ce qui semble le contenir par une définition.

RÉSUMÉS

L'anthropologie et la sociologie du corps, des pratiques corporelles, ont fait une apparition tardive dans le champ de disciplines elles-mêmes tardivement constituées. La première montre non pas seulement la fonction des « techniques du corps » dans l'élaboration des cultures, mais

aussi ce par quoi le traitement culturel du corps est une manifestation majeure des différences culturelles. La seconde considère le corps en tant qu'opérateur social, il est l'instrument avec lequel se construisent, autant que les identités individuelles, les configurations sociales, les symbolisations et les représentations, les pratiques et les hiérarchies. Il « dit » la société, cependant qu'il contribue à la façonner et à l'accompagner dans ses changements et mutations.